

Qui était Colomb ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

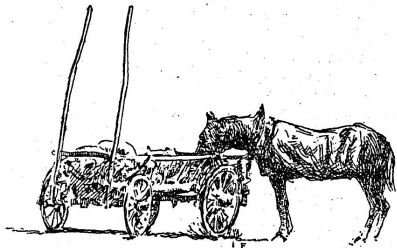
qu'on belion là a z'u trossa lè grelye, là a dza on par d'an et que l'a falliu là tsaplià lè duve piaute. Et tot parà l'è galé de lo vère: adi asse guié qu'on tainson, subllie qu'on dzé, tsante qu'on tserdegnolet quand bin ne páo pegua corre.

— Má, lài desái on dzo on vilho grindzo, sè pas quemet te páo adi ltre dzoiaou. avoué l'infirmiá que t'a!

— Quaise-tè, que repond Cliotson, né jamé étá asse benhiráo qu'ora. Du que n'è pe min de tsambe, n'è pas fauta de tsáosson, de solá áo de choqe á botte, et cein cote gros. Dau passá, l'avé daí z'eindzalire ein hivé, daí z'a-gassin áo tsautain, ora pas mé de çosse qu'on fordái á n'on menistre. Mè choqe m'eintanávnt lè z'erpion quand lè tserraire avant daí melion asse gros que la tita; ora, ná, pacot, melion, puffa, chet, mou, por mé l'è tot dau mímó; láí arái daí z'èpene que i'áodri tot parái sein einmailli. Se tráovo onna vouivra, l'è-cliaffo avoué ma tsamba et se on tsin couchíve mé bliossi, tè láí fotri 'na ramenaie que Dieu lo bègne. Se ma fenna potteye, i'è de quie la fère quaisi; se on mé baillè daí coque áo daí z'alogne, lè trosso lo mí dào mondo. Et lo fu! l'attesó sein mé bourlá, faut mé vère. Et dein sat áo houit ans, quand mé farái plliési, i'ètsáoderi mon fornet avoué mé tsambe. Quemet ne saré-io pas dzoiaou?

Assebin l'è por cein que vo dío, vo que vo z'ái ti voutrè bon meimbros, se vo ne sède pas vo fère on bocon de dzoio, vo còzo, quemet á Cliotson, d'avái lè duve tsambe rotte.

MARC A LOUIS.



Les caïnets de Mme Creblia-Fouma.

Comme d'habitude, le mois de décembre a été mauvais pour la gent porcine. Dans toutes les campagnes et même à la ville, innombrables sont les « boucles de saucisses », les « boutefas », les saucissons en lesquels elle s'est métamorphosée.

Pour « faire boucherie », on réserve, cela s'entend, ses porcs les plus énormes. Et quand on n'a pas de cochon gras? Dame, alors on fait comme cette vieille pingre de mère Creblia-Fouma, on tue ce qu'on a. Ses « bétions » étaient si efflanqués, que le charcutier ne put s'empêcher de lui dire:

— Une autre fois, mère Creblia-Fouma, faites-leur un nœud à la queue, de peur qu'ils ne s'échappent par les fentes du boiton!

Qui était Colomb? — La maîtresse d'école:

— Laquelle de vous peut me dire qui était Colomb?

La petite Berthe: « Un oiseau ».

— Comment donc, un oiseau!

— Mais oui, puisqu'on dit toujours: l'œuf d'Colomb.

Les patins. — Qu'as-tu donc, mon petit? demande un vieux monsieur à un gamin qui hurle en descendant la rue de Bourg.

— Mon cousin Charles et moi, nous avons acheté une paire de patins chez Francillon, et il... hou... hou... hou!

— Et il ne veut pas te les donner?

— Oui, mais seulement en été... hou... hou!

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE.

PERSONNAGES: *Jean-Pierre*, paysan vaudois (60 ans); *Tante Rose*, paysanne (90 ans); *Julie*, paysanne (45 ans); *Marie*, sa fille; *Louis*, amoureux de Marie. — Jeunes paysans et paysannes.

La tante Rose porte le vieux costume vaudois: corsage décolleté en carré, mouchoir de soie en pointe, coiffe. — Louis est en costume d'armailli, bredzon et galotte. — Les autres personnages en vêtements de paysans et paysannes.

La scène représente la cour d'une ferme caudoise, avec porte au fond sur la rue.

SCÈNE I

Au lever du rideau, Marie, assise à droite, épluche des pommes de terre. Elle pleurniche.

JULIE (entrant).

Écoute-voï, Marie, je vais à la cure porter ces légumes. Y a pas douzaine d'œufs. Si je ne suis pas revenue dans un moment, tu feras toujours le café en attendant... Eh, mais, te voilà de nouveau à piornier. Je voudrais pourtant savoir une fois ce que tu as toujours à pleurer, qu'on dirait, pardine, que tu es bien malheureuse.

MARIE.

Hi, hi, hi... Je ne veux pas me marier avec le vieux Jean-Pierre.

JULIE.

Comment? C'est encore pour ça!! Ma pauvre fille, quand veux-tu deveni raisonnable? Je ne sais pas ce que tu as à lui reprocher, à Jean-Pierre. Crois-tu peut-être que tu en trouveras beaucoup... de partis comme celui-là? Un homme aussi riche que ça, pour une fille qui n'a pas le sou.

MARIE.

Mais, maman, il a au moins soixante ans, et moi j'en ai vingt.

JULIE.

Mon père, ti possible. La belle affaire! S'il a des années de plus que toi, il a aussi de beaux mille francs de plus. Et puis, enfin, il faut bien que le mari soit le plus vieux.

MARIE.

Mais, maman, je ne l'aime pas.

JULIE.

Tu ne l'aimes pas. Tu ne l'aimes pas. Ça viendra bien. Y a pas besoin de tant s'aimer pour faire bon ménage... J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu pour bien t'élever, et puis, je m'aperçois que tu es comme toutes les autres, pas plus d'escient qu'une poule. Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'y soit vieux, pourvu qu'il ait du bien? On se marie pas pour son plaisir... Sais-tu seulement pourquoi on se marie?

MARIE.

Je pense que c'est pour avoir un gentil mari et être heureuse.

JULIE.

Tu me fais enco rire, toi, avec ton gentil mari. D'abord, les maris, vois-tu, c'est tout ma mère m'a fait. Y a de la différence avant; et puis, après, qu'ils soient vieux, qu'ils soient jeunes, c'est bien égal. Pour moi, j'en tournerais pas la main d'en avoir un jeune ou un vieux. Quand on est comme toi, qu'on n'a pas le sou, on se marie pour se mettre à la *chotte*, et quand on trouve une aussi belle occasion de se *réduire*, on ne la *bède* pas. C'est bon pour celles qui ont les pieds au chaud de faire les gourmandes. Crois-tu peut-être que tu veux beaucoup trouver de vieux Jean-Pierre pour te faire une position pareille?

MARIE.

Mais, maman, je ne tiens pas à la richesse, moi.

JULIE.

Écoutez-voï, cette *bedoume*, les bêtises qu'elle dit. Alors, ça te fait rien d'être une pauvre femme qui doit travailler d'une aube à l'autre, au lieu d'être une grosse paysanne qui a assez de tout à brasser? Pense-voï pourtant ce que tu serais, quand tu marierais le vieux Jean-Pierre. Tu arriverais là dans cette maison qui est pourtant pleine, mais de tout ce qu'on peut *émaginer*. Du linge!!! Au grand jamais de ma vie, j'en ai vu autant. Je sais ce qu'il y a, j'y ai assez souvent fait la lessive. Il y en a, du trousseau de sa grand'mère, qui est encore tout neuf; il y a un N° 80 de serviettes; mon père, les belles serviettes! Et des draps, et de tout au monde. Et puis, tout du beau linge, fait à la maison, du linge en fil, pas de ce coton bon marché, comme on a à présent, et qui ne vaut pas *pipette*. Quand je pense que tu serais la maîtresse et que je pourrais des fois aller t'aider à réduire ta lessive et compter tes draps, vois-tu, c'est tout ce que je pourrais désirer pour mes vieux jours.

MARIE.

S'il faut vivre rien que pour avoir des armoires pleines de linge qu'on n'emploie pas seulement, ce n'est pas la peine.

JULIE.

Mais c'est pas le tout, le linge. Sais-tu combien il y a de cochons dans sa cheminée?

MARIE.

Mais, maman...

JULIE.

Mon père, ti possible, je sais pas où tu regardes quand tu vas chez les gens. L'autre jour, j'ai compté quinze lards dans sa cheminée. Ma pauvre Marie, tu en pourrais engraisser des beaux cochons et faire des belles *toupinés*. Et les bijoux! Il en a enco hérité de sa tante Judith, qui avait des masses de colliers et de bagues à la mode des autres fois, en or massif, pas de ces *bricoleries* d'à présent. Et les prés, et les vignes, et les créances. Tu en aurais là de l'argent en *maniance*, au lieu d'être toujours à tirer le diable par la queue.

MARIE.

C'est ça! Je m'en vais me vendre pour quelques vieux bijoux... D'abord, tout le monde dit qu'il a un caractère impossible.

JULIE.

Les gens ne savent pas ce qu'ils disent. Si tu veux écouter tous les cancons, tu ne te marias jamais. C'est comme quand tu roules des têtes de choux en bas un rouet; autant de têtes, autant d'avis... D'abord, tu sais, quand je serais sa belle-mère, il faudrait bien qu'il marche droit. Du reste, une jeune femme qui sait s'y prendre peut toujours mener un vieux mari par le bout du nez. Y a toujou moyen de moyenner.

MARIE.

Mais, enfin, on se moquera de moi, si on me voit épouser ce vieux.

JULIE.

Drôlement, qu'on se moquera de toi... Oui, celles qui voudraient être à ta place. Faut pas te tromper, y en a pas beaucoup qui refuseraient. Quand je pense ce qu'elles bisqueraient, toutes ces femmes, quand tu serais la plus riche du village!

MARIE.

Alors, il me faut me marier pour faire bisquer les gens.

JULIE.

Oh! mon père! Y te faut pas tant faire ta Sophie. Quand tu seras à mon âge, tu